

L'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la connaissance. Une perspective nouvelle pour les méthodes qualitatives

Reiner Keller, Professeur de sociologie

Université Koblenz-Landau

Résumé

La contribution présente un programme de recherche appelé "analyse du discours du point de vue de la sociologie de la connaissance" (Wissenssoziologische Diskursanalyse"). Cette approche du discours met en relation les réflexions de Michel Foucault sur la théorie du discours avec le paradigme interprétatif en sciences sociales, notamment la tradition inspirée des travaux de Peter Berger et Thomas Luckmann. Il s'agit d'orienter l'analyse de discours vers une analyse sociologique de la construction discursive de la réalité sociale. À l'opposé de la tradition foucauldienne, l'analyse sociologique du discours présentée ici souligne l'importance des acteurs sociaux dans la production et la circulation sociale des savoirs et des connaissances. En outre, elle utilise les outils méthodologiques propres à la recherche qualitative en sciences sociales en particulier quelques concepts issus de la sociologie de la connaissance (*schème interprétatif, classification, structure phénoménale, structure narrative*) et de la 'théorisation ancrée'.

Mots clés

SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE, DISCOURS, THÉORISATION ANCRÉE, FOUCAULT, BERGER, LUCKMANN

Introduction

On peut constater ces dernières années dans les sciences sociales et humaines en Allemagne un intérêt croissant pour la notion de discours. Cet intérêt se manifeste à travers toute une série de colloques, de cours universitaires, de livres et d'articles. Les approches du discours se trouvent aussi bien en sciences du langage que dans les sciences politiques, l'histoire, les sciences de l'éducation et la sociologie. Les débats – souvent interdisciplinaires – tournent autour la construction théorique et méthodologique de l'analyse de discours. Ils opposent des prise de position pour l'analyse de discours comme « attitude philosophique » qui risque d'être étouffée par les tendances de rigueur

méthodologique, et des contre-plaidoyers pour une réflexion « plus sérieux et scientifique » de la pratique de la recherche (Bublitz *et al.*, 1999 ; Keller, 2007 ; Keller *et al.*, 2005a, 2005b, 2006; Angermüller, 2005 ; Eder, 2006). Avant de rentrer dans l'élaboration de la *Wissenssoziologische Diskursanalyse*, ses fondements théoriques et ses méthodes de recherche (2), il me semble utile de la situer dans le paysage actuel de l'analyse du discours en Allemagne (1). Ensuite je vais aborder la question de sa mise en recherche empirique et qualitative (3).

Les analyses de discours

À travers les différentes disciplines des sciences sociales et humaines, on peut – sans doute de manière quelque peu caricaturale – distinguer plusieurs approches du discours (Keller, 2007):

Le concept normatif d'une *éthique de la discussion*, présenté en allemand sous le terme d'*éthique du discours* (*Diskursethik*) et élaboré à partir des années 1970 par Jürgen Habermas (1992) – qui était d'ailleurs le protagoniste majeur d'une dénonciation de la pensée foucauldienne dans les années 1980 – a connu un très grand succès en Allemagne aussi bien dans les arènes publiques – par exemple dans les pratiques de tables rondes et des médiations des conflits environnementaux – qu'en sciences politiques. Il est à l'origine de beaucoup de confusion dans les débats sur l'analyse du discours en RFA. Discours veut dire, chez Habermas, l'échange organisé d'arguments (proche de l'idée de « délibération »), dans une situation conflictuelle, suivant une démarche stricte, destinée à garantir la prise en compte de tout argument 'raisonnable', dans le but d'arriver à un consensus. Souvent, l'utilisation de la notion de discours en Allemagne, notamment dans les sciences politiques, est alors d'origine habermasienne. Dans cette perspective, le questionnement typique porte sur le mode de déroulement d'un débat politique et public: Quels rôles jouent les arguments ? Sont-ils pris en compte ou dominés par les intérêts stratégiques des acteurs politiques ? Les conditions d'un échange d'arguments parmi des participants égaux sont-elles garanties? Est-ce qu'on peut faire sortir (et corriger) des rapports de pouvoir en jeu ? Les recherches issues de cette approche sont très éloignées d'une analyse empirique des discours comme phénomènes sociaux, suivant la tradition foucauldienne ou autres; elles en présentent plutôt un contre-point.

On parle de « *discourse analysis* » pour désigner les approches issues de l'analyse des conversations, telle que la pratiquent l'ethnométhodologie ou la linguistique pragmatique (Deppermann, 1999). Ici il s'agit pour l'essentiel d'analyser le déroulement des conversations concrètes (ou d'un genre médiatique particulier, d'une discussion en groupe etc.) et la production de leur organisation interne: Qui parle quand? Quel rôle joue tel détail linguistique pour l'organisation interactive d'un dialogue etc.? Comment les participants arrivent-ils à trouver une solution pour tel ou tel problème d'échange linguistique? La « *discourse analysis* » ne s'intéresse guère ni au contenu d'une conversation ni à son contexte ni à son 'pourquoi', mais à son 'comment', c'est-à-dire aux méthodes des participants pour créer sa cohérence interne et à la réalité telle quelle est actualisée en situation.

La *linguistique du corpus* existe aussi bien en Allemagne que dans le monde francophone. Ici, la notion de discours est utilisée pour désigner l'ensemble des textes écrits – dans quel genre textuel que ce soit – qui tournent autour un même sujet de référence (par ex. le débat sur la migration, le racisme, l'intégration européenne etc. dans les mass média). La linguistique du corpus propose d'analyser de tels grands corpus de données textuelles à l'aide des tirages d'échantillon et des traitements informatisés (Wengeler, 2003). Partant de l'identification des mots clés d'un discours on peut ainsi étudier les familles sémantiques dans un débat public, leurs transformations au fil du temps, l'émergence des nouveaux concepts etc. à la base des calculs statistiques.

Les *théories du discours* d'origine philosophico-historique (Michel Foucault) ou issues des sciences politiques (Chantal Mouffe, Ernesto Laclau) se focalisent soit sur la production des pouvoirs/savoirs, des connaissances et du sujet dans les disciplines scientifiques – c'est le cas de Foucault – soit sur la production des identités collectives dans les discours publics, comme chez Mouffe et Laclau. Sans doute l'œuvre de Foucault (par ex. Foucault 1969, 1971) est de plus important pour l'actualité de la recherche sur les discours en sciences sociales. Partant de sa critique d'un structuralisme linguistique abstrait et d'une histoire linéaire et progressive des idées, Foucault a beaucoup insisté sur la matérialité et la historicité des pratiques langagières comme base d'émergence des savoirs. Laclau et Mouffe (1991) s'intéressent à la formation discursive de la cohérence des collectivités sociales, par ex. à travers la mise en marche d'une différenciation entre « eux » et « nous » dans des pratiques conflictuelles de signification. Les deux approches, souvent critiquées pour leur niveau d'abstraction très loin du train train de la recherche empirique, ont connues des élaborations et mises en pratiques diverses en histoire, sciences

politiques et sociologie (par ex. Maasen 1998 ; Schneider, 1999 ; Sarasin, 2001 ; Diaz-Bone, 2002 ; Martschukat, 2005 ; Bublitz, 2006 ; Nonhoff, 2006).

L'analyse critique du discours (*Critical Discourse Analysis*) n'existe pas seulement en Grande Bretagne mais aussi bien en Allemagne, avec une base théorique différente de celle de Norman Fairclough (Fairclough 1995). Siegfried Jäger du *Duisburger Institut für Sprach- und Sozialforschung* (DISS) en est le père fondateur (Jäger 1999). Jäger a construit une théorie du discours à partir des réflexions de Jürgen Link, de Michel Foucault et de la psychologie marxiste de l'activité d'Alexej N. Leontjew. Il propose une boîte à outils pour l'analyse concrète issue de la linguistique critique. Le but de cette approche est la critique des fonctionnements idéologiques des pratiques langagières. Ainsi, la recherche s'oriente par ex. vers l'analyse des pratiques langagières « racistes » ou « anti-sémite » dans les mass media ou dans le « discours du quotidien », souvent pour en élaborer des conseils pour une pratique discursive autre, plus consciente et « purifié » de ses implications idéologiques. Pendant que les premières études issues de cette approche étaient très orientées vers la linguistique (par ex. en examinant des particularités grammaticales dans un discours), l'analyse critique du discours suit de plus en plus un cheminement « interprétatif ».

En dernier lieu, on peut regrouper les différentes *approches culturalistes (et sociologiques) de l'analyse du discours*. C'est un vaste champ en lui-même qui pourtant n'est pas (très) présent en Allemagne. Ne citons ici que la tradition d'analyse des discours publics dans le cadre de l'interactionnisme symbolique, les réflexions de Pierre Bourdieu sur le pouvoir symbolique, et les « Cultural Studies » avec leur concept du « cercle de la représentation » (Keller, 2007, p.34-41). Ces programmes ont en commun de s'intéresser au développement et au fonctionnement des univers symboliques dans le monde social. Dans la tradition de l'interactionnisme symbolique, l'œuvre de Joseph Gusfield (1981) est un des classiques de l'analyse des « croisades morales » dans les « arènes publiques », de la définition collective des problèmes sociaux (Schetsche, 2000). Bourdieu (1982, 2001) a insisté sur l'encrage du pouvoir symbolique et discursive dans le champ social du pouvoir, c'est-à-dire sur les rapports de force dans la société au fond du pouvoir de nommer, de parler et d'être entendue. Les « Cultural Studies » mettent l'accent sur la circulation des représentations symboliques dans les sociétés complexes, leur production et « consommation » aussi bien dans l'espace public que privée (Hall, 1997). La Wissenssoziologische Diskursanalyse, l'analyse de discours du point de vue de la sociologie de la

connaissance peut être située dans ce dernier groupe des approches, même si elle insiste plus sur l'importance de l'œuvre de Foucault.

Dès son apparence récente en sciences sociales et humaines, la discussion de la notion de discours et de son « bon usage » est traversé par plusieurs lignes de combat, soit sur son orientation « macro » ou « micro », ses procédures linguistiques ou interprétatives, la rôle ou conception des acteurs/sujets etc. Le débat (anglophone) actuel en sciences sociales sur l'analyse de(s) discours tourne autour de la question d'une réconciliation entre les approches plutôt 'théoriques' (tradition foucauldienne; Mouffe/Laclau, etc.) et les analyses relevant du *discourse analysis*, inspirées de l'ethnométhodologie, de l'analyse de la conversation ou de la linguistique pragmatique. Les premières sont considérées comme beaucoup trop abstraites : Visant une analyse macro du discours, elles sont - malgré les efforts conceptuels de Michel Foucault - dénuées de tout appareil méthodologique permettant la mise en pratique dans une recherche concrète. Ainsi, la démarche empirique garde un mystère, le secret d'un initié (par ex. Sarasin, 2003). Par contre, les études de la « discourse analysis » restent trop 'micro'. Incapables de prendre en compte des contextes sociaux et symboliques plus globaux, elles ne parviennent pas à sortir d'une analyse sophistiquée des mécanismes organisateurs d'une conversation, même si une telle interaction langagière est conçue comme étant « typique » ou exemplaire pour un problème d'échange linguistique. La solution envisagée pour sortir d'une telle double impasse propose de combiner les perspectives théoriques issues des théories du discours avec l'appareil méthodologique et les méthodes empiriques de la *discourse analysis* (Wetherell, 1998; Jørgensen et Philipps 2002, Landwehr, 2001).

Je partage le diagnostic critique adressé aux deux champs d'analyse du discours. En revanche, la solution proposée ne me semble pas convenir. À mon avis, une telle approche combinée existe depuis un bon moment déjà sous forme de la *Kritische Diskursanalyse/Critical Discourse Analysis* (l'analyse critique du discours) évoquée plus haut. Or, la *Critical Discourse Analysis* est confrontée à deux problèmes fondamentaux. Le premier est lié à l'attitude 'critique' de cette analyse des fonctionnements idéologiques du discours. Une telle attitude favorise une logique de subordination des données empirique sous le concept de 'valeur idéologique' élaboré par le savant en avant de toute recherche. Ce courant présuppose que le chercheur est disposé alors à séparer l'idéologique du non-idéologique dans les données, par ex. le 'fonctionnement idéologique' d'un terme utilisé dans une conversation. En procédant ainsi, l'analyste risque de ne trouver que les éléments d'idéologie qu'il cherche – et on en trouve partout, si on veut! – sans rendre compte de la complexité des

données textuelles elles-mêmes – il n'y a aucune place pour une surprise, une 'découverte' issue des données.

Le deuxième problème concerne la boîte à outils linguistiques utilisée. Étant donné que les théories du discours visent les rapports savoir/pouvoir dans une société, l'utilisation des méthodes linguistiques conduit à confondre l'analyse linguistique des pratiques langagières (et leur résultat: l'analyse des éléments linguistique) avec la question du savoir. Un tel constat vaut aussi bien pour le rapprochement à la tradition de l'analyse de la conversation issue de l'ethnométhodologie, sans doute moins linguistique mais plus formel et réduit au déroulement concrète des actes d'énonciation. La focalisation sur les usages langagiers va ainsi de pair avec l'absence de tout questionnement sur la production et la circulation du savoir et des connaissances dans les sociétés contemporaines pourtant bien à l'agenda actuel des sciences sociales. Je propose donc une autre stratégie pour développer une démarche empirique qui convienne aux théories du discours: la 'traduction' de ces théories sur le plan de la sociologie de la connaissance ou, plus exactement, selon la perspective constructiviste de Peter Berger et Thomas Luckmann ('La construction sociale de la réalité', Berger & Luckmann 1986). Une telle traduction permet bel et bien le rapprochement de l'analyse du discours des démarches et méthodes qualitatives en sciences sociales. Mais pour éviter tout malentendu : il ne faut pas comprendre cette *Wissenssoziologische Diskursanalyse* (Keller, 2005, 2007) – l'analyse du discours du point de vue de la sociologie de la connaissance – comme une simple méthode. Il s'agit de tout un programme de recherche qui vise une intégration de *certaines aspects* de la position foucauldienne avec la tradition culturaliste évoquée tout à l'heure pour en tirer un triple profit: *premièrement*, préciser la notion de discours, *deuxièmement* introduire les acteurs sociaux et *troisièmement* offrir une stratégie plus appropriée pour la recherche empirique. Je prétends qu'une telle intégration est plus performante, pour les questions qui intéressent les sciences sociales, que le projet proposé dans les cercles anglophones de l'analyse de discours. Pour analyser aussi bien la production, la circulation et la transformation historique des savoirs et connaissances, et les pratiques sociales du pouvoir/savoir à la base de ces phénomènes sociaux, la sociologie de la connaissance et l'usage des méthodes qualitatives conviennent mieux que toute approche linguistique visant les pratiques du langage.

L'analyse du discours comme sociologie de la connaissance

Dans la tradition proprement sociologique, c'est l'interactionnisme symbolique qui a élaboré l'analyse des discours publics en s'intéressant à la définition et à la construction des problèmes sociaux ou collectifs dans les arènes publiques.

Malgré quelques tentatives ici ou là pour proposer des concepts généraux à partir de telles études – comme ceux d'« arène publique de discours », « communauté de discours » ou la notion goffmanienne de « frame (cadre), désignant les modèles socio-cognitifs à l'œuvre – cette tradition n'a pas réussi à développer une perspective plus globale pour l'analyse des discours (Keller, 2005, p.64-84).

C'est là qu'il convient de faire entrer en scène Michel Foucault. Malgré les très nombreuses lectures qui ont déjà été proposées de ses travaux, je considère qu'il est utile de revenir à son œuvre pour bien établir le concept de discours en sociologie de la connaissance. Rarement considéré, Foucault suivait dans ses études historiques une démarche analytique en affinité avec la tradition qualitative en sociologie (Kendall et Wickham 1999), au moins avec certains de ses principes de base: par ex. éviter les théories surplombantes et les lois universelles, partir des observations « concrètes », de ce que les gens font, et ainsi élaborer des concepts théoriques spécifiques. L'analyse des « événements » ou des « situations de problématisation » proposé par Foucault vise les moments historiques où sont mise en question les régimes établis de savoir/pouvoir et leurs dispositifs et pratiques sociales, par ex. de la sanction des crimes, de la surveillance, du diagnostic médical etc. La transformation historique des régimes en question n'est jamais le résultat d'un plan majeur des acteurs sociaux, mais l'effet pervers des micro-activités hétérogènes et dispersées de ces acteurs, qui ne font que « labourer » leur propre petit champ et problème d'action.

Pour en revenir au discours, ce concept a été introduit par Foucault (1969) dans "*L'Archéologie du Savoir*" pour souligner les émergences historiques des régularités communes à des actes d'énonciation empiriquement séparés dans le temps et dans l'espace social. Foucault insiste également sur l'aspect performatif des pratiques linguistiques, la constitution de la réalité à travers l'acte langagier lui-même. Il propose plusieurs « macro-concepts » pour analyser un tel discours : l'énoncé, la formation discursive, la formation des stratégies, la formation des choses et autres, élargie plus tard par la compréhension du discours comme combat ou « jeu de vérité », le dispositif etc.

En reprenant le concept de discours élaboré dans l'*Archéologie*, la tradition foucauldienne a eu tendance à considérer la démarche empirique comme un « art pur » ou le résultat nécessairement intransparent d'une « attitude philosophique » (Sarasin, 2001). Quant à Foucault lui même, il avait expliqué à plusieurs reprises - par ex. dans des textes comme Foucault (1968, 1981) ou autres parus dans la collection de ses « *Dits et Écrits* » (Foucault,

1994) - que dans l'*Archéologie du savoir*, il n'en disait rien sur les méthodes de la recherche ou encore qu'il utilisait, dans sa pratique de recherche, les méthodes d'analyse des documents précise, établies par les historiens et donc il faisait comme tout le monde. Voilà venu le temps de la sociologie de la connaissance.

Au moment même où paraît *Les mots et les choses* de Michel Foucault (Foucault, 1966), Berger et Luckmann publient leur livre majeur sur la « Construction sociale de la réalité » (Berger & Luckmann, 1986). Dans ce texte désormais fameux, les deux auteurs proposent une théorie complexe et compréhensive de la production et de la circulation sociales du savoir, de son objectivation, de sa cristallisation comme institution et de son appropriation individuelle à travers les divers processus de socialisation. Berger et Luckmann tentent d'intégrer la tradition durkheimienne de la sociologie de la connaissance – dont, à mon avis, Michel Foucault fait bel et bien parti - la tradition allemande et la tradition américaine, pragmatiste, de l'interactionnisme symbolique. En plus les deux auteurs rendent compte de la base langagière de tout système symbolique, de toute conscience ou représentation collective. Mais, cette base linguistique est elle-même issue des pratiques interactives d'un collectif social à l'origine de tout « univers de discours » (Charles S. Peirce). Comme Foucault, cette sociologie de la connaissance postule l'existence d'un « a priori *historique* » (et social) des systèmes symboliques – ils ne sont ni la manifestation de quelques structures universelles, anthropologiques de l'esprit humain ni la réalisation progressive d'un *Weltgeist* hégélien, mais le résultat ou l'effet pervers d'une production historique collective.

Chez Berger et Luckmann, le concept de « savoir/connaissance » (knowledge) comprend un horizon très vaste des savoirs et connaissances. Ainsi, il renvoie à tout phénomène ou qualité supposés d'« exister certainement ou réellement dans la réalité », c'est-à-dire indépendante de notre volonté, y compris les idées, les normes, les religions, les théories scientifiques, les préjugés et pratiques habituelles guidant la vie quotidienne, les routines corporelles, etc. Il s'agit donc de tous les savoirs et connaissances en circulation dans les sociétés, qui se cristallisent et dans leurs systèmes symboliques - surtout dans les langues comme forces performatives pour la structuration de l'expérience du monde - et dans leurs pratiques sociales. L'*homo sociologicus* ainsi n'existe jamais indépendamment d'un stock socio-historique de savoirs et de connaissances collectifs qui le dépasse. Il peut y avoir et il y a conflit entre les acteurs sociaux qui revendiquent le droit d'existence pour des savoirs et connaissances très hétérogènes, même opposés. Des nouveaux problèmes d'action et d'interprétation font naître un savoir autre.

Ce processus permanent de production, de disparition, de transformation, de circulation des savoirs et connaissances n'est pas l'effet contrôlé des consciences individuelles, des acteurs sociaux ou d'une action tout court, mais plutôt l'effet pervers des actions et interactions quotidiennes de tous et des routines institutionnelles dans un espace social.

En cherchant à combiner la sociologie compréhensive de Max Weber et la philosophie du pragmatisme américain, Alfred Schütz, l'un des principaux inspirateurs de cette sociologie de la connaissance, a bien souligné le processus de signification inhérent à toute action, pratique ou interaction (Keller, 2005). Toutefois, cette signification n'est pas l'affaire d'un sujet individuel et a-social, mais d'un individu socialisé, qui n'échappe donc jamais à l'utilisation d'un *sens* ou *savoir intersubjectif, toujours déjà social*. La capacité quasi-individuelle de 'faire sens' est le fruit d'un univers symbolique; univers (fut-il hétérogène) de discours, produit par la société ou le groupe social dans lesquels les acteurs se trouvent historiquement jetés : À partir de la fin des années 1940, Alfred Schütz « réalise une *désobjectivation* de ses concepts phénoménologiques: les transformations des *structures de pertinence* des acteurs se réalisent à travers le procès de leurs interactions et de leurs communications en situation. L'originalité de leurs performances réside dans un travail de reprise et de relance de *réserves d'expérience* instituées socialement et héritées historiquement. » (Cefaï, 2001, p. 44)

En Allemagne, la sociologie de la connaissance inspirée des travaux de Berger et Luckmann est connue sous l'appellation de *Hermeneutische Wissenssoziologie*, sociologie herméneutique de la connaissance (Hitzler/Reichert/Schröer, 1999). Même si ce courant reconnaît un rôle clef à toutes les activités communicationnelles dans la construction sociale de la réalité et des stocks de connaissances, il a repris de l'œuvre fondatrice surtout le plaidoyer pour une analyse précise des savoirs et connaissances banales, de tous les jours, impliqués dans la pratique quotidienne (« everyday knowledge »). Étant à l'origine des réflexions méthodologiques en sociologie qualitative en RFA la sociologie herméneutique de la connaissance ainsi a développé plusieurs stratégies d'interprétation et du « Verstehen » des données qualitatives (et textuelles) ; aujourd'hui elle occupe un premier rang parmi les différentes « écoles de méthodes qualitatives » en Allemagne. La notion d'herméneutique introduite par la *Hermeneutische Wissenssoziologie* est sans doute reprise de la tradition herméneutique allemande, mais en lui convoquant un sens différent. Bien sûr, elle vise le processus interprétatif du sujet-acteur, sa capacité d'attribuer du 'sens' à son expérience vécu du monde (aux actions, objets, acteurs, situations qu'il va rencontrer), processus qui se fonde sur le

stock collectif du savoir. Mais qui plus est, la notion d'herméneutique désigne les processus interprétatifs dans lesquels s'engagent les sociologues, les chercheurs observant et analysant les phénomènes sociaux. La *Hermeneutische Wissenssoziologie* insiste – et c'est là surtout la contribution de Hans-Georg Soeffner (1989) – sur la nécessité d'une réflexion sur le processus du 'Verstehen', du 'comprendre' inhérent à toute analyse des données (fût-elle 'qualitative' ou 'quantitative'). Parler d'herméneutique ne veut alors pas dire recherche d'un sens profond, vrai et universellement valide dans les données (textuelles). Il ne s'agit pas non plus de cette « herméneutique du soupçon » (Paul Ricœur), selon laquelle un texte est la fonction simple d'un fait extérieur (comme la position de classe). Le terme désigne ici un travail de réflexion sur la position du chercheur, ses capacités et ses stratégies d'interprétation des données. Un tel travail devrait éclairer le cheminement du chercheur dans son analyse. Ce dernier s'expose ainsi à la compréhension et à la critique des autres, le but étant d'aboutir à une interprétation qui, dans un contexte historique précis, pourra 'rendre compte au mieux' des données. Evidemment, cette démarche n'est quand même jamais l'application stricte des méthodes qui produira des résultats quasi automatiquement mais au contraire : il est trempé des moments « d'abductions » (Charles S. Peirce).

Comme nous l'avons déjà remarqué, Berger et Luckmann ont favorisé un biais de cette sociologie de la connaissance en insistant sur l'importance primordiale du savoir banal et quotidien de l'homme ordinaire. Ainsi les études empiriques réalisées dans cette perspective s'intéressent surtout à la connaissance ordinaire, le « everyday knowledge » des acteurs sociaux. C'est bien contre cette tendance que je propose la *Wissenssoziologische Diskursanalyse*. Le recours au concept de discours permet de résoudre un problème qui accompagne la sociologie de la connaissance dès ses origines : comment analyser la dimension collective de production et circulation des savoirs et connaissances dans une société sans tomber ni dans le piège d'un idéalisme abstrait ni dans celui d'un matérialisme réducteur ? En parlant de discours, on postule l'existence hypothétique d'une structuration spécifique des actes de langage dispersés dans le temps et dans l'espace social ; structuration qui permet de les regrouper comme faisant partie d'une même formation discursive et ainsi de les « dé-singulariser » pour bien les analyser. Il s'agit bel et bien d'une hypothèse de structuration qui sert de point de départ à une analyse concrète. En reprenant et la réflexion méthodologique et certaines des méthodes qualitatives issues de cette tradition de la sociologie de la connaissance, son orientation vers les discours permet d'analyser les processus collectives d'objectivation, de l'institutionnalisation et de la circulation des

savoirs et des connaissances dans les « sociétés de l'information », bref les rapports et dynamiques complexes du savoir et des connaissances dans nos sociétés contemporaines, leurs politiques de savoir (« politics of knowledge »).

Foucault nous fournit plusieurs idées de base pour une introduction de la notion de discours en sociologie de la connaissance, notamment

- l'idée de la matérialité et de la régularité des pratiques discursives,
- l'idée de leur structuration dans des formations discursives particulières,
- quelques propos pour l'analyse des différents aspects d'une telle formation (formation des stratégies, formation des modalités d'énonciation, formation des choses, formation des concepts),
- la conception du rapport entre énonciation et énoncé,
- l'idée du rapport pouvoir/savoir,
- la notion de dispositif,
- le refus d'appliquer une hypothèse causale réductrice et surplombante et la stratégie de multiplication des directions de recherche bien en affinités avec les méthodes qualitatives en sociologie
- un plaidoyer pour l'analyse des (micro-) pratiques locales en vue d'une interprétation générale et d'un questionnement théorique, par ex. sur la production historique du sujet, des savoirs etc.

Mais du point de vue d'une sociologie empirique des connaissances, ils manquent à l'œuvre foucauldienne au moins deux choses.

D'abord, l'acteur social (individuel ou collectif) et son implication plus ou moins active dans les discours, ne sont pas véritablement conceptualisés. Comme Foucault, tout projet sociologique pose au départ la constitution sociale de l'individu. Le problème en question est la tendance de Foucault à analyser un discours comme structure émergente et abstraite sans rendre compte des capacités d'action des hommes, même s'il parle ici ou là du discours du médecin, du juge etc. (Foucault, 1973) ou analyse les pratiques de dénonciation des individus bien concrets (Farge et Foucault 1982). Alors fidèle à la tradition de la sociologie de la connaissance (et le pragmatisme américain), la *Wissenssoziologische Diskursanalyse* insiste que les univers symboliques, les univers de discours sont produit par les acteurs sociaux, constat qui n'implique pas du tout la maîtrise humaine d'une telle production.

Ensuite l'explication du travail empirique sur les données – travail toujours interprétatif, même si Foucault préfère - pour s'amuser - parler d'un « positivisme heureux ». Dans la *Wissenssoziologische Diskursanalyse* que je propose, le concept de discours est alors repris et modifié pour désigner le rapport de régularité entre un ensemble spécifique de pratiques et matérialités

d'énonciation et un contenu sémantique proposant une certaine structuration symbolique du monde. Cela vaut aussi bien pour les discours spécialisés – comme les disciplines scientifiques analysées par Foucault – que pour les discours publics qui tournent autour des « problèmes collectifs » et pour les discours hybrides ou transversaux qui font le lien entre les deux champs d'arènes discursives. Il faut comprendre cette approche comme un programme de recherche en sciences sociales ayant pour objet l'analyse de la *construction discursive des structures et ordres symboliques*. Les acteurs sociaux sont bien présents dans de tels processus. Ce programme comprend bien aussi la question des rapports entre les discours et les pratiques sociales dans les champs divers d'action de la société. Il faut souligner qu'il ne s'agit pas du tout de tomber dans le piège idéaliste qui confond le discours – qui est une pratique de représentation du monde – avec ce que les gens font dans leurs pratiques quotidiennes. La connaissance des relations diverses entre ces deux champs sociaux d'action ne peut être que le résultat d'une étude concrète, et non pas son point de départ.

Ayant développé ailleurs les fondements théoriques de la *Wissenssoziologische Diskursanalyse* (Keller, 2005, p.175-272), on se contentera ici de préciser un point central. Nous pensons le discours comme une « structure structurée et structurante » (pour reprendre la formule de Pierre Bourdieu à propos de l'*habitus*). Une telle analyse sociologique du discours ne s'intéresse pas à la singularité concrète d'un acte d'énonciation particulier mais à sa dimension « typique ». La relation entre un événement discursif particulier et le discours dans lequel il apparaît peut être considéré à travers la notion de « dualité de structure » chère à Anthony Giddens (1987). L'action s'instruit des éléments d'une structure qui elle-même n'existe que comme réalité abstraite, réalisée dans les pratiques des acteurs et dans les ressources établies (dispositifs matériels et institutionnels). Il faut alors analyser les processus de structuration discursive plutôt que le discours comme structure abstraite ou un acte langagier singulier. En suivant Giddens on peut dire qu'un discours comprend :

- des règles normatives pour la production légitime des énoncés,
- des règles de signification pour la constitution du sens du monde,
- des ressources d'action (les acteurs et les positions légitimes d'articulation) et des ressources matérielles (les autres éléments des dispositifs) pour la production et la circulation du sens.

Les acteurs sociaux sont bien les porteurs ou manifestant d'un discours. Cela ne veut pas dire que les acteurs sont à l'origine d'un discours, qu'ils le contrôlent ou que le discours même soit le résultat maîtrisé d'une action. D'une

part, tout discours est l'effet pervers de pratiques sociales. D'autre part; tout acteur social est situé dans et imprégné par l'*a priori* historique des savoirs et connaissances. Mais la sociologie de la connaissance de Berger et Luckmann insiste sur les processus de socialisation des acteurs dans divers univers de discours propres à une société; univers de discours qui ne sont que des cristallisations temporaires dans le flux social de production et circulation du sens. Le concept d'acteur est nécessaire pour analyser le conflit des interprétations, la réalisation des pratiques discursives et l'innovation en matière de savoirs et de pratiques, bref: pour analyser la dynamique discursive.

Questions de méthode

Nous avons dit que la Wissenssoziologische Diskursanalyse est un programme de recherche. Reste alors la question de sa méthode. La relocalisation de l'analyse du discours dans le cadre de la sociologie herméneutique de la connaissance va de pair avec son rattachement aux méthodes qualitatives en sciences sociales. Je ne pense pas que nous soyons arrivés au stade où il deviendrait possible de proposer une méthode qui serait *la* méthode de l'analyse de discours. Je ne pense même pas que ce soit souhaitable. Dans son ensemble, je comprends l'attitude méthodologique de l'analyse de discours comme une « analytique interprétative ». C'est ainsi que Hubert Dreyfus et Paul Rabinow (1984) avaient caractérisé la démarche foucauldienne. On peut reprendre ce terme, mais en lui donnant une connotation autre (Keller 2005a). Parler d'analytique interprétative signifie que toute démarche empirique est imprégnée d'interprétation et exige alors d'en faire le travail d'une réflexion. Ayant élaboré la démarche empirique plus en détail dans Keller (2007, p.61-114), il ne m'est possible ici que de résumer quelques points importants qui suivent évidemment la construction d'une problématique de recherche: l'analyse concrète d'un discours comprend d'abord la reconstruction analytique de sa matérialité (des pratiques discursives et des ressources matérielles) et de sa localisation historico-sociale. Cette partie de la recherche suit les routines établies d'étude de cas en sciences sociales. La démarche méthodologique envisagée comprend ensuite, pour bien aborder la question du savoir, l'analyse de la structuration symbolique du monde proposé par le discours en question.

Afin d'analyser la dimension savoir/connaissances d'un discours, il me semble utile de s'appuyer sur quelques concepts et méthodes de la sociologie de la connaissance et de les lier à certains propos d'Anselm Strauss (Strauss & Corbin, 2004), c'est à dire de la théorisation ancrée ou théorie enracinée (« grounded theory »). Cette dernière montre par ex. tout son utilité dans la construction des données à travers un processus de la « collecte des données par critères théoriques » (theoretical sampling) et la poursuite de l'analyse en

fonction des critères de « mise en contraste minimal et/ou maximal », la notation des idées théoriques et des mémos, les niveaux divers de codage proposés etc. Pendant que la « grounded theory » peut organiser la pratique du travail des données (textuelles), les concepts issus de la sociologie de connaissance - schème interprétatif, classification, structure phénoménale, mise en narration - orientent l'analyse générale de la structuration symbolique constituée dans un discours. J'y vois un double avantage à focaliser l'analyse sociologique de discours sur ces concepts: ils conviennent très bien à la question du savoir, et ils sont capables, comme le montre celui de schème interprétatif, de fonctionner comme des concepts-pont, permettant d'analyser le rapport entre le champ discursif de la construction sociale de la réalité et les usages pratiques (et créatifs) que les divers « sujets appelés » en font dans leurs pratiques quotidiennes. En empruntant aux psychologues anglais Jonathan Potter et Margarethe Wetherell, (1998), on peut parler du *répertoire interprétatif* d'un discours (Keller, 1998, p.36-38) et en distinguer les éléments suivants (Keller, 2005, p.235-246):

Les *schèmes interprétatifs*: Le concept de schème interprétatif ou « Deutungsmuster » a été établi dans les années 1970 par le sociologue Ulrich Oevermann, représentant du courant de recherche « qualitative », et a connu divers développements depuis. Proche de la notion de « cadre » utilisée par la sociologie américaine des mouvements sociaux, ce concept vise un modèle typifié pour créer une cohérence interprétative entre les différents éléments d'une énonciation. Pour en donner une illustration, on pensera à la notion de « risque technologique majeur » qui peut être appliquée à des situations et des technologies très diverses, du nucléaire aux OGM en passant par les incinérateurs etc. Il s'agit donc d'un modèle d'interprétation typifié que l'on peut retrouver (reconstruire) à travers l'analyse des données textuelles concrètes en étudiant les séquences de phrases ou les éléments d'un texte. La procédure d'analyse convenable et celle d'une analyse close des séquences langagières (« Sequenzanalyse »). De tels schèmes interprétatifs – comme, entre autre, les idées de « l'amour maternel », « le progrès technologique », « la bonne nature », etc. – émergent à l'intérieur de systèmes symboliques historiquement et socialement situés. On peut comprendre un discours comme un arrangement particulier de tels schèmes interprétatifs.

Les *classifications* (du monde, du réel): Chaque discours propose ou applique implicitement des classifications du monde y compris les positionnements du sujet énonciateur et du sujet évoqué ou adressé par le discours. L'importance des classifications pour l'analyse sociologique a bien été mise en évidence par les travaux de Durkheim etc. Malheureusement, ces

travaux sont pour l'essentiel restés cantonnés en ethnologie ou en anthropologie (par ex. les travaux de Mary Douglas). Même si des sociologues comme Pierre Bourdieu et d'autres ont beaucoup insisté sur l'analyse des classifications, il n'y a jusque là peu de réflexion systématisée sur leur analyse comme pratique discursive dans les sociétés contemporaines (Bowker & Leigh-Star 2000).

La structure phénoménale: J'ai proposé de parler de la structure phénoménale pour désigner les caractéristiques de la réalité qu'un discours essaye d'établir. Ce terme reprend l'idée d'une « Aspektstruktur » (« structure aspectuelle ») élaborée par Karl Mannheim (1969 [1931]) dans les années 1920. Il faut préciser qu'il ne s'agit pas du tout d'analyser la « vraie nature » des phénomènes, mais, dans une perspective constructiviste, de s'intéresser à ce qui est discursivement construit comme « réel ». Pour analyser les éléments d'une telle structure phénoménale, la démarche peut s'inspirer des propositions de la « grounded theory », surtout des stratégies de « codage qualitatif ».

La mise en narration: Paul Ricœur a beaucoup insisté sur la « mise en intrigue », c'est-à-dire sur la structure narrative, l'importance des fils rouges, etc. qui ordonnent l'ensemble des éléments signifiants dans l'usage humain des systèmes symboliques. Ainsi, il est nécessaire d'analyser le genre d'histoire qui organise la cohérence des éléments divers du répertoire interprétatif d'un discours. Pour ce faire, l'analyse de discours en sociologie de la connaissance peut s'appuyer sur les riches traditions de l'analyse linguistique, littéraire et culturelle (Viehöver, 2006).

Pour en donner un bref exemple avant de conclure : Dans une analyse comparative des débats politiques et publics concernant le problème des déchets ménagers en France et en RFA dans les années 1970 à 1994 (Keller, 1998), une telle analyse de discours a pu montrer l'hégémonie d'un discours administrative en France porté par presque toutes les acteurs sociaux impliqué dans le débat qui a fait de la question du recyclage une question de l'autonomie de la (grande) nation française et une histoire du progrès civilisatrice pendant qu'en RFA il y avait une constellation conflictuelle et dynamique entre deux discours opposés dont l'un proclamait l'existence des risques technologiques majeures dans le traitement des déchets et la fin proche des ressources naturelles pendant que l'autre insistaient sur la solution technologique de tout problème. De telles constellations différentes sont sorties par ex. des « réalités du déchets » et des responsabilisations citoyennes très particulières.

Conclusion

Il n'est pas possible de sortir de nos bureaux d'études et de voir apparaître « un discours » - *compris comme un ensemble structuré et mêlé des pratiques, des signes-symboles, des acteurs et des matérialités qui produit, stabilise, reproduit et transforme un savoir, une signification de la réalité* - de la même manière que nous voyons un objet, des gens dans la rue, une interaction entre deux personnes. Le mot discours tel que nous l'utilisons ne renvoie pas à une entité ontologique. En effet, il n'est qu'un outil théorique et heuristique pour l'organisation et l'analyse des données, à la fois une hypothèse nécessaire et à préciser pour réaliser la recherche concrète. La *Wissenssoziologische Diskursanalyse*, ancrée dans la sociologie herméneutique de la connaissance, est proposée comme une des ouvertures possibles des sciences sociales vers le discours et le discursif. Depuis sa présentation initiale à la fin des années 1990, elle a commencé à produire des débats, susciter des critiques et inspirer des expérimentations diverses - par ex. sur l'imaginaire public de la ville de Dresden, les débats sur l'éducation à la suite de PISA, la construction de l'Europe, les pratiques du « coaching », de la conception historique d'architecture, du « diversity management » etc. - en analyse sociologique du discours (par ex. Keller *et al.* 2005b ; Eder, 2006). Mais il est encore trop tôt pour en tirer un (premier) bilan. Il faut plutôt insister sur la nécessité d'un débat intensifié; un débat entre les différentes disciplines des sciences humaines et sociales qui s'intéressent aux rapports de pouvoir/savoir dans les sociétés contemporaines qui se réalisent sous la forme de discours. Pour les théories du discours et leurs intérêts de recherche, le rapprochement à la sociologie de la connaissance et les méthodes qualitatives est plus convenable que celui vis-à-vis les analyses d'inspiration linguistique. Pour le paradigme interprétatif et les méthodes qualitatives en sciences sociales, il propose une réorientation vers des questionnements plus « macro » et ainsi la découverte des discours comme « nouveaux phénomène sociaux ». Certes, plus que la sociologie de la connaissance à la Berger et Luckmann, la tradition de l'interactionnisme symbolique avait depuis toujours abordé la « construction collective des problèmes sociaux ». Mais la perspective proposée d'une « construction discursive de la réalité sociale » me semble de plus prometteuse pour reprendre et développer cet héritage en sociologie de la connaissance, à l'aide d'une « bonne dose de Foucault ».

Références

- Angermüller, J. (2005). Sozialwissenschaftliche Diskursanalyse in Deutschland. Zwischen Rekonstruktion und Dekonstruktion [L'analyse de discours en sciences sociales]. Dans R. Keller *et al.* (2005b) (pp 23-48).
- Berger, P. L. & Luckmann, Th. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens-Klincksieck [1966].
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Bourdieu, P. (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Seuil.
- Bowker, G. C. & Leigh Star, S. (2000). *Sorting things out. Classification and its consequences*. Cambridge: University Press.
- Bublitz H. (2006). Differenz und Integration. Zur diskursanalytischen Rekonstruktion der Regelstrukturen sozialer Wirklichkeit [Différence et intégration]. Dans R. Keller *et al.* (Éds.) (2006) (pp. 227-262).
- Bublitz, H. *et al.* (Éds.) (1999). *Das Wuchern der Diskurse. Perspektiven der Diskursanalyse Foucaults* [La prolifération des discours]. Frankfurt/Main: Campus.
- Cefaï, D. (2001). L'enquête de terrain en sciences sociales. Phénoménologie, pragmatisme et naturalisme. Dans J. Benoist & B. Karsenti (Éds.). *Phénoménologie et sociologie*. (pp 43-64) Paris : puf.
- Deppermann A. (1999). *Gespräche analysieren* [Analyser les conversations]. Opladen: Leske + Budrich.
- Diaz-Bone R. (2002). *Kulturwelt, Diskurs und Lebensstil* [Monde culturel, discours et style de vie]. Opladen: Leske + Budrich.
- Dreyfus, H. & Rabinow, P. (1984). *Michel Foucault. Un parcours philosophique*. Paris: Gallimard.
- Eder, F. (Éd.) (2006). *Historische Diskursanalysen. Genealogie, Theorie, Anwendungen* [Analyses historiques du discours]. Wiesbaden : VS-Verlag für Sozialwissenschaften.
- Fairclough, N. (1995). *Critical Discourse Analysis*. London : Addison Wesley.
- Farge, A. & Foucault, M. (1982). *Le Désordre de famille*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1968). Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle d'épistémologie. *Cahiers pour l'analyse*, 9, 9-40 [*Dits et écrits*, Vol. 1., 1994, n° 59].
- Foucault, M. (1969). *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Flammarion.

- Foucault, M. (1981). La poussière et le nuage. Dans M. Perrot (Éd.), *L'Impossible Prison. Recherches sur le système pénitentiaire au XIX^e siècle* (pp. 29-39). Paris, Seuil (L'Univers historique), [*Dits et écrits*, Vol. 4, 1994, n° 277].
- Foucault, M. (1994), *Dits et Écrits*. 4 Volumes. Eds. D. Defert & F. Ewald. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (Éd.) (1973). *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère ... Un cas de parricide au XIX^e siècle*. Paris : Gallimard.
- Giddens, A. (1987). *La Constitution de la société*. Paris: Puf.
- Gusfield, J. (1981). *The culture of public problems. Drinking-driving and the symbolic order*. Chicago: University Press.
- Habermas J. (1992). *De l'éthique de la discussion*. Paris: Le Cerf.
- Hall, S. (1997). Introduction. Dans S. Hall (Éd.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices* (pp 1-12). London: Open University Press.
- Hitzler, R., Reichertz, J. & Schröer, N. (Éds.) (1999). *Hermeneutische Wissenssoziologie* [Sociologie herméneutique de la connaissance]. Konstanz: UVK.
- Jäger, S. (1999). *Kritische Diskursanalyse. Eine Einführung*. (2^e éd.) [Analyse critique de discours. Introduction]. Duisburg: Diss.
- Jørgensen M. W. & Philipps, L. J. (2002). *Discourse Analysis as Theory and Method*. London: Sage.
- Keller, R. (1998). *Müll – Die gesellschaftliche Konstruktion des Wertvollen*. [Les déchets – La construction sociale de la valeur]. Wiesbaden: Westdeutscher Verlag [maintenant: disponible comme e-print chez VS-Verlag für Sozialwissenschaften].
- Keller, R. (2005): *Wissenssoziologische Diskursanalyse. Grundlegung eines Forschungsprogramms*. [L'analyse des discours comme sociologie de la connaissance]. Wiesbaden: VS-Verlag für Sozialwissenschaften.
- Keller, R. (2007). *Diskursforschung. Eine Einführung für SozialwissenschaftlerInnen* [Les approches empiriques en analyse de discours]. (3^e éd. actualisée). Wiesbaden: VS-Verlag für Sozialwissenschaften. [2004]
- Keller, R. et al. (Éds.) (2005a). *Handbuch Sozialwissenschaftliche Diskursanalyse. Vol. 2: Forschungspraxis* [Manuel de l'analyse des discours en sciences sociales. Vol. 2]. (2^e éd.). Wiesbaden: VS-Verlag für Sozialwissenschaften. [2003]
- Keller, R. et al. (Éds.) (2005b). *Die diskursive Konstruktion von Wirklichkeit. Zum Verhältnis von Wissenssoziologie und Diskursforschung* [La construction discursive des réalités]. Konstanz: UVK.

- Keller, R. *et al.* (Éds.) (2006). *Handbuch Sozialwissenschaftliche Diskursanalyse. Vol. 1: Theorien und Methoden* [Manuel de l'analyse des discours en sciences sociales. Vol. 1]. (2^e éd. élargie). Wiesbaden: VS-Verlag für Sozialwissenschaften. [2001]
- Keller, Reiner (2005a). Wissenssoziologische Diskursanalyse als interpretative Analytik [L'analyse des discours du point de vue de la sociologie de la connaissance]. Dans R. Keller. *et al.* (2005b), pp. 49-76).
- Kendall, G. & Wickham, G. (1999). *Using Foucault's Methods*. London : Sage.
- Laclau E. & Mouffe C. (1991). *Hegemonie und radikale Demokratie. Zur Dekonstruktion des Marxismus*. Wien: Passagen [Hegemony and Socialist Strategy: Towards a Radical Democratic Politics. London: verso, 2001] [1985].
- Landwehr, A. (2001). *Geschichte des Sagbaren. Einführung in die historische Diskursanalyse*. [L'histoire de ce qu'on peut dire]. Tübingen: edition diskord.
- Maasen S. (1998). *Genealogie der Unmoral* [Généalogie de l'immoral] Frankfurt/Main: Suhrkamp.
- Mannheim, K. (1969 [1931]). Wissenssoziologie. [Sociologie de la connaissance]. Dans K. Mannheim, *Ideologie und Utopie* [Idéologie et utopie], Frankfurt/Main: Klostermann, pp. 227-267.
- Martschukat J. (2005). Diskurse und Gewalt: Wege zu einer Geschichte der Todesstrafe im 18. und 19. Jahrhundert [Discours et violence]. Dans R. Keller *et al.* (Eds.) (2005a), (pp. 67-96).
- Nonhoff, M. (2006). *Politischer Diskurs und Hegemonie. Das Projekt Soziale Marktwirtschaft* [Discours politique et hégémonie]. Bielefeld: Transcript.
- Potter, J. & Wetherell, M. (1998). Social Representations, Discourse Analysis, and Racism. Dans U. Flick (Éd.), *The Psychology of the Social.* (pp. 138-155) Cambridge: University Press.
- Sarasin, P. (2001). *Reizbare Maschinen. Eine Geschichte des Körpers 1765-1914*. [Des machines irritables]. Frankfurt/Main: Suhrkamp.
- Sarasin, P. (2003): *Geschichtswissenschaft und Diskursanalyse*. [Histoire et analyse de discours]. Frankfurt/Main: Suhrkamp.
- Schetsche, M. (2000), *Wissenssoziologie sozialer Probleme. Begründung einer relativistischen Problemtheorie*. [Une perspective de la sociologie de la connaissance sur les problèmes sociaux]. Opladen: Westdeutscher Verlag.
- Schneider, W. (1999). „So tot wie nötig – so lebendig wie möglich!“ *Sterben und Tod in der fortgeschrittenen Moderne. Eine Diskursanalyse der öffentlichen Diskussion um den Hirntod in Deutschland*. [Mourir et la mort dans la modernité avancée]. Münster: lit.

- Soeffner, H.-G. (1989). *Auslegung des Alltags – Der Alltag der Auslegung. Zur wissenssoziologischen Konzeption einer sozialwissenschaftlichen Hermeneutik*. [L'interprétation du quotidien – le quotidien de l'interprétation]. Frankfurt/Main: Suhrkamp.
- Strauss, A. & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative: techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Fribourg : Presses Universitaires De Fribourg.
- Viehöver, W. (2006). Diskurse als Narrationen [Les discours comme narrations]. Dans R. Keller *et al.* (Éds.) (2006) (pp. 179-209).
- Wengeler M. (2003). *Topos und Diskurs*. [Topos et discours].Tübingen: Niemeyer.
- Wetherell, M. (1998). Positioning and interpretative repertoires: conversation analysis and post-structuralism in dialogue, *Discourse & Society*, 9, 3, 387-412).

Reiner Keller est professeur de sociologie à l'Université Koblenz-Landau (Campus Landau), Institut des Sciences Sociales où il enseigne la sociologie sur tous les niveaux universitaires. Il est membre élu du comité directeur de la section 'Sociologie de la connaissance' de l'association allemande de sociologie depuis 2005. Principaux domaines de travail: théories et méthodes en analyse des discours; sociologie de la connaissance, de la culture et de l'éducation; méthodes qualitatives en sciences sociales; théories sociologiques; modernisation réflexive, transformations des sociétés contemporaines et transformation du corps.